MON FILM

8 frs

LILIAN HARVEY
dans

SÉRÉNADE

Production F. - T.
Astra - Paris - Films

N° 48 – 25 JUIN 1947



AVIS IMPORTANT

Cette rubrique est ouverte à nos lecteurs aux conditions suivantes :

1° Chaque lettre ne doit contenir que trois questions (et non trois séries de questions).

2° Toutes les réponses seront publiées ci-dessous, au pseudonyme choisi. Nous ne pouvons répondre directement par lettre.

3° Vu l'abondance des demandes, le délai de parution des réponses est actuellement de trois mois.

4° Nous ne publions pas d'adresses. Ceux de nos lecteurs qui désirent écrire aux artistes (cinéma seulement) peuvent nous envoyer leurs lettres en inscrivant simplement sur l'enveloppe le nom de l'artiste (affranchir à 4 fr. 50 pour les artistes résidant en France et à 10 francs pour l'étranger). Cette lettre affranchie destinée à l'artiste doit nous être envoyée sous une autre enveloppe à notre adresse et affranchie à 4 fr. 50. Nous transmettrons aussitôt.

IDA. — Jean Desailly a tourné *Le Voyageur de la Toussaint, Le Père Goriot, Patrie, Jugement dernier, Sylvie et le Fantôme, La Symphonie Pastorale, La Revanche de Roger-la-Honte, Amours, délices et orgues, Carré de Valets.* — Dominique Nohain a tourné *Les Démons de l'Aube* et *Amours, délices et orgues.*



Andrée CLEMENT
dans *Macadam.*

PAULETTE LA BRUNE. — Dans *Kentucky* : Loretta Young et Richard Greene. — Dans *La Bataille de l'Or* : George Brent, Olivia de Havilland, Margaret Lindsay, Claude Rains, Marcia Ralston, John Litel et Barton Mac Lane.

MONIQUE, CAMBRAI. — Il est peu probable que nous puissions publier *Hula fille de la brousse.*

DEUX CORSAIRES. — Voyez réponse à A. L. DU VAUCLUSE. — André Luguet a 55 ans Veuf, père de famille, remarié à Mll Karsenty. Derniers films: *Au petit bonheur, Six heures à perdre.*

DANIELLE COMPAGNON — René Dary est marié à Andrée Lindia qui fut chanteuse d'opérette.

CRICRI DE CAMPAGNE. — Chère lectrice, si vous étiez CRICRI DE LA VILLE, vous trouveriez sans doute des programmes en vente à l'entrée des cinémas. Mais ne pas en trouver est-ce un si grand malheur ? — Dans *J'ai 17 ans*, Jacqueline Delubac et Aimé Clariond avec Gérard Néry. — Dans *Le Mistral*, le facteur: Paul Olivier; le vieux pêcheur : Tramel ; le prêtre : Charpin. — Je n'ai pas la distribution de *Perdus dans la Jungle.*

RE LO. — Suzy Carrier, 24 ans et demi, est mariée à un médecin, le Dr. Loublié. — Ses principaux films: *Pontcarral, Secrets, L'Escalier sans fin, L'Aventure est au coin de la rue, Dorothée cherche l'amour, Les Clandestins, Gringalet, Désarroi, Pas si bête.* — *Le Diamant de cent sous* est terminé Elle y est la partenaire de René Dary. Elle va maintenant tourner *Un Flic.*

LEANDRE. — Pour avoir une réponse d'une vedette américaine (si toutefois elle répond...) il faut compter environ deux mois, au moins.

MADEMOISELLE ANIKA. — Dans *La Valse triomphale* : Paul Hörbiger (Johann Strauss), Fred Liewer (Johann fils), Hans Holt (Joseph), Fritz Lehmann (Edouard), Maria Andergast et Gretel Theimer (Emilia).

GEO, GI, 46, 56 — Georges Guétary reviendrait en France, dit-on, vers la fin de l'année. — Serge Emrich a 15 ans.

TROIS ADMIRATEURS DE TINO. — Tino Rossi n'a pas plus de boiterie que d'œil de verre. — Voyez réponse à A.G. dans le dernier numéro.

PARAMOUNT, JEAN D'ARC — Lisez attentivement ce numéro et les précédents: Il y est souvent parlé d'Herman Brix. — Fredric March a 50 ans. On le reverra dans *Les meilleures années de notre vie.* — Pour Randolph Scott, déjà dit. — Harold Lloyd ne tourne plus.

GINA MANEZ. — Tino Rossi se porte très bien; il est en tournée en Amérique du Nord. — *Marinella* a été réalisé en 1934. — Pour Georges Guétary, déjà dit maintes fois.

LA TULIPE. — Oui, Tyrone Power et Annabella ont divorcé. — Lilia Vetti est la femme de Tino Rossi. — Loleh Bellon est célibataire

PAULE ET DANIEL. — Jean Paqui (Jean François d'Orgeix) a 26 ans; il est célibataire. Principaux films: *Maman Colibri, Les Otages, Les Cadets de l'Océan, Le Capitan, La Fille aux yeux gris.* Cheveux châtains yeux verts; 1 m. 75. — Films tournés par Aimé Clariond (en dehors de ceux que vous citez): *Madame Sans-Gêne, Le Colonel Chabert, Mademoiselle X, Etrange destin, La Valse blanche, La Grande Meute, J'ai 17 ans, L'Homme au Chapeau rond, La Septième porte, Café du Cadran, Casanova, Monsieur Vincent.* Il a joué, cette saison, à Paris, au théâtre Antoine. J'ignore s'il a le projet de se rendre de nouveau à Rabat...

JOAN WELLES FONTAINE — Orson Welles et Rita Hayworth se séparent. Etes-vous contente? Je ne puis rien de plus pour vous... que vous souhaiter bonne chance pour la fin de votre conte de fées... — Ces photos viendront à leur tour Chaque lecteur de « Mon Film » ne peut pas, à l'heure dite, trouver dans notre journal les photos de ses vedettes favorites; vous le comprenez certainement.

MELIKA. — Véra Korène de la Comédie-Française, joue actuellement à la Comédie-Française. C'est logique, ne trouvez-vous pas? — Yvette Lebon vient de tourner un film dans le Tyrol, *Blancheneige et ses paladins*, avec Michel Marsay et Jean Daurand. Elle joue actuellement au théâtre des Variétés.

J. 3. — Peu d'espoir de revoir bientôt Marika Rökk sur nos écrans. — Interprétation de *J'avais cinq fils*, déjà donnée. — Dans *Le Démon de la Danse* : Marika Rökk, Hans Brausewetter (Léon), Victor Staal (André) et Mady Rahl (Hélène).

PETOULET. — Marguerite Moréno, 75 ans. — Marguerite Deval, 73 ans. — Jean Lumière, 41 ans et demi.

MENOU LA BRUME. — Marguerite Chapman est mariée; son mari ne fait pas de cinéma — Rita Hayworth est une très jolie femme. On peut cependant, suivant le genre que l'on aime le mieux, lui en préférer d'autres. Affaire de goûts... — Susan Hayward n'a aucun rapport avec l'extravagante histoire que vous me racontez, et que vous paraissez avoir découverte dans le scénario du film *Citizen Kane.*

LA GAZELLE. — Souvent donné ces renseignements sur Paul Bernard. — Jacques, dans *Un ami viendra ce soir*, était interprété par Jacques Clancy.

ADMIRATRICE DE GEORGES. — Georges Reeves est marié. Il n'appartient à aucune firme en particulier. — Il est peu probable que nous puissions publier *Les Anges de Miséricorde.*

CAMILLE ET ANDREE. — Ces détails d'ordre privé ne nous regardent pas... Bornons-nous aux domaines cinématographique et artistique. — *L'Ecole du Crime* date de 1937. Les enfants qui y jouaient ne sont donc plus des enfants Pour la plupart, ils ont également cessé de tourner.

PETITE BICHE — Danielle Darrieux a 30 ans. Dernier film: *Bethsabée* avec Georges Marchal. Prochain film: *Ruy Blas*, avec Jean Marais.

SOURIRE D'AVRIL. — Pour Jean Gabin et Jean-Pierre Aumont, souvent dit ici.

JEANNOU ROCHEFORT. — Jean Desailly est marié, mais pas avec Giselle Pascal. — Claude Dauphin est le frère de Jean Nohain (Jaboune). Aucun lien de parenté entre eux et Jean Granier. — Pour Sabu, souvent dit et redit.

AMOUREUSE DE JEAN MARAIS. — Lisez la notice insérée en tête de cette rubrique.

SCIUSCIA — Même réponse que ci-dessus Ecrivez, nous transmettrons.



James CAGNEY
dans *Ville conquise.*

AME JOYEUSE. — Pour Jean Marais et Madeleine Sologne, souvent dit ici. — Georges Milton est né en 1892. Vous le reverrez bientôt dans *Ploum-ploum tra-la-la.*

ORESTE ET PYLADE. — Je pense que des films comme *La Symphonie Pastorale, Sciuscia, Panique, Les Chouans, Hantise, Des souris et des hommes, La Valse dans l'ombre, Les Anges du Péché, L'Eternel Retour, Sortilèges, Douce, L'Idiot* pourraient vous donner satisfaction. — Aucun film tourné au château de Versailles n'est actuellement en exploitation en dehors du *Collier de la Reine.* — *Quo Vadis* a été tourné en « muet ». Un film de 1931, parlant celui-là, *Le Signe de la Croix*, avec Claudette Colbert, Fredric March et Elissa Landi, se passait également à l'époque des persécutions chrétiennes. Aucun espoir, naturellement, de voir aujourd'hui ces œuvres anciennes.

JACQUES BENHAMOU. — Veuillez lire la notice insérée en tête de cette rubrique. Nous ne communiquons aucune adresse d'artiste

(Suite page 8).

MON FILM

FILMS ET ROMANS - FILMS INÉDITS

TOUS LES MERCREDIS, 5, boulevard des Italiens, PARIS (2e)

Compte chèques postaux : Paris 5492-99

Abonnements, France et Colonies :

1 an . . . . 350 fr. | 6 mois . . . . 200 fr.

En raison des difficultés actuelles de transmission des chèques postaux, nous prions nos lecteurs d'utiliser de préférence, pour l'envoi du montant de leur abonnement, le chèque bancaire ou le mandat-poste.

Nous tenons à prévenir nos nouveaux abonnés qu'un délai de deux semaines est indispensable pour l'établissement de leur abonnement. Pour tout changement d'adresse, nos abonnés sont priés de joindre la dernière bande d'envoi du journal accompagnée de dix francs en timbres pour établissement du nouveau cliché et frais divers.

SÉRÉNADE

PAR une belle nuit de l'année 1825, une silencieuse et pittoresque rue de Vienne, toute baignée de lune, retentissait des accords d'une musique mélancolique. Aux façades assombries, une seule lumière: celle de la petite fenêtre d'où s'échappait l'émouvante et délicate harmonie.

La petite fenêtre était celle de l'humble logis où vivait et travaillait un jeune musicien sans fortune, Franz Schubert.

Il aimait à composer ainsi, la nuit, dans la solitude et le silence. Assis à son piano, il travaillait avec passion, oublieux du lendemain difficile, de l'ingratitude du sort, de la fraîcheur nocturne. Au dehors, cependant, le ciel pâlissait, et, peu à peu, la clarté de l'aube emplissait la pièce.

Franz Schubert se leva alors, comme sortant d'un rêve. Il souffla la bougie, presque totalement consumée, qui avait éclairé sa nuit de labeur, alla jusqu'à la fenêtre, écouta avec tendresse le chant matinal des oiseaux. Le désir lui vint de leur répondre et, retournant à son piano, il se mit à jouer une mélodie délicieuse.

C'est alors que le bruit d'un poing heurtant énergiquement la porte le fit sursauter. Il ouvrit et se trouva en face d'un agent de police souriant, mais ferme, qui lui dit tout d'abord:

— Monsieur Schubert, je viens vous remercier, au nom de mes collègues, de toutes les charmantes soirées que nous passons grâce à vous.

— Grâce à moi? fit Schubert surpris.

— Oui, poursuivit le gardien. Je sais: les sergents de ville passent généralement pour dénués de tout sens artistique. Mais c'est faux: ils aiment beaucoup la musique et surtout la jolie musique, c'est-à-dire la vôtre, monsieur Schubert...

— Infiniment touché! répondit Schubert dont la figure grave et rêveuse se mettait à rayonner.

— Le commissaire de police, dit encore le gardien, est également un de vos admirateurs. Et vous avez de la chance, car, pour cette fois-ci, il ne vous inflige qu'une amende de cinq gulden pour tapage nocturne.

A ce coup, le sourire du jeune compositeur disparut.

— Cinq gulden? fit-il avec effarement.

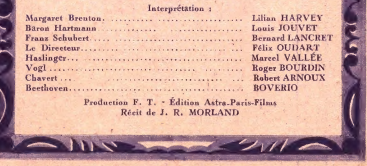
Bon enfant, le gardien de la paix expliqua:

— Que voulez-vous, monsieur Schubert, la nuit est faite pour dormir. Et si les gardiens de la paix goûtent vos compositions, il n'en est pas de même des locataires...

Le pauvre Schubert pensait à son maigre budget.

— C'est beaucoup pour moi, cinq gulden ! soupira-t-il.

— Je n'ai pas de conseil à vous donner, répartit le gardien. Mais pour-



SERENADE

Réalisation de Jean BOYER
Scénario de J. COMPANEEZ, NEUVILLE et M. MARET
Dialogues de Pierre WOLFF

Interprétation :

Margaret Brenton	Lilian HARVEY
Baron Hartmann	Louis JOUVET
Franz Schubert	Bernard LANCRET
Le Directeur	Félix OUDART
Haslinger	Marcel VALLÉE
Vogl	Roger BOURDIN
Chavert	Robert ARNOUX
Beethoven	BOVERIO

Production F. T. - Édition Astra-Paris-Films
Récit de J. R. MORLAND



Assis à son piano, Franz Schubert travaillait avec passion

quoi n'écrivez-vous pas votre musique le jour?

— Je ne peux composer que la nuit quand tout est calme, avoua mélancoliquement Schubert. Et puis, continua-t-il avec plus de vivacité, le jour, il y a dans le voisinage une danseuse insupportable, qui danse la gigue en chantant à tue-tête...

— Je sais, fit le gardien. Miss Brenton, une folle dont tout Vienne se plaint...

— Elle fait tant de bruit, poursuivit Schubert animé par la rancune, que je suis incapable de composer une seule mesure. De plus, elle a un perroquet qui n'arrête pas de la journée. Cette fille est impossible!

— Vous la connaissez, demanda en souriant le gardien.

— Non! fit Schubert avec le ton de quelqu'un qui se soucie peu de connaître Miss Brenton. Mais c'est à elle que vous devriez donner une amende!

— Hélas! répliqua calmement le gardien. Cette jeune personne ne fait pas de bruit la nuit... La nuit, c'est vous, qui faites du bruit, monsieur Schubert!

Le jeune musicien refermait sa porte, consterné par cet incident, quand un grand bruit d'exclamations, de cris, dominé par la sonnerie d'alarme des pompiers, éclata dans la rue. Le gardien, qui sortait de chez Schubert, fendit la foule pour connaître la cause de ce vacarme. Déjà, deux pompiers, déroulant leur lance, la braquaient sur la maison de Miss Brenton, d'où sortaient précisément les cris répétés de « Au feu! Au feu! ». Mais soudain Anny, la jeune femme de chambre de la danseuse, s'élança vers le gardien en affirmant qu'il ne se passait rien de grave, qu'il n'y avait pas le moindre incendie et que seul le perroquet de Miss Brenton avait, innocemment et sans raison, crié « Au feu! ». Indigné par ce nouvel esclandre — qui s'ajoutait à cent excentricités déjà commises par la jeune danseuse— le gardien de la paix dressa procès-verbal et confisqua le perroquet cause du désordre.

C'est ainsi que le « dossier Brenton », grossi d'un nouveau procès-verbal, se trouva, quelques jours plus tard, sur le bureau de Son Excellence le baron Hartmann, chef de la Police de Vienne.

Son Excellence le baron Hartmann était un homme calme, ironique et redouté, pourvu d'un humour froid et d'une volonté de fer. Il savait — rare adresse et rare audace — résister même aux désirs du tout-puissant chancelier Metternich quand ceux-ci ne lui semblaient pas conformes aux exigences d'une bonne et intelligente administration. Et nul n'ignorait, à Vienne, que Metternich avait de l'estime pour ce singulier Hartmann et que le pouvoir du baron était immense. On craignait ses décisions énergiques et imprévues, on tremblait devant sa sévérité souvent terrible, on admirait parfois sa clémence aux excellents effets.

Le baron Hartmann feuilleta le dossier Brenton que lui remettait, après la signatures des affaires courantes, son secrétaire:

— Heu... lut-il d'abord distraitement, puis avec indignation... Le 3 mars, se baigne publiquement dans le Danube. Le 9 mai, traverse à cheval le grand marché, en sautant au passage les voitures des quatre-saisons. Le 11 juin, passe devant la caserne de la Garde et se met de la poudre en utilisant comme miroir la cuirasse du factionnaire. Le 16 juin, trouvant que son portier ne lui ouvre pas assez vite, tire des coups de pistolet en l'air pour le stimuler. Le 11 juillet, dresse son perroquet à crier « Au feu! » et sème la panique...

Le baron releva la tête avec vivacité et, fixant sur son secrétaire un regard hautain:

— Et vous trouvez, dit-il, que le Conseiller de la Cour se montre d'une trop grande sévérité?

— Evidemment, Excellence, balbutia le jeune homme, cette demoiselle a tort, grandement tort. Mais de là à vouloir l'expulser!...

Un demi-sourire se dessina sur les lèvres de Hartmann et courut un instant dans ses redoutables yeux froids. Il s'amusait de l'éloquence que son secrétaire tentait d'utiliser pour la défense d'une petite danseuse anglaise en laquelle lui, Hartmann, ne voyait qu'une extravagante et une indésirable.

— Non! Excellence! supplia le secrétaire en le voyant saisir sa plume. Ne signez pas cette pièce; attendez encore un peu!

— Vous la défendez avec une chaleur!... admira Hartmann avec ironie. Seriez-vous amoureux d'elle, par hasard?

— Non, Excellence, répondit le jeune homme. Je ne lui ai même jamais adressé la parole. Mais elle est si gentille, si charmante, et elle danse si bien! Vous n'êtes peut-être jamais allé la voir à l'Apollo?

— Jamais! convint Hartmann avec un sourire glacial.

— Alors je comprends, Excellence! poursuivit le secrétaire lancé dans son plaidoyer. Je n'oserais pas vous donner de conseils, mais Votre Excellence devrait aller l'applaudir au moins une fois: elle changerait sûrement sa façon de faire!

Hartmann aimait la réflexion, la justice et les décisions bien pesées. Il voulut voir cette petite danseuse qui troublait l'ordre public, mais inspirait une telle admiration à la jeunesse de Vienne. Il remit la signature à plus tard et, le soir même, il se rendit au théâtre où dansait Margaret Brenton.

L'arrivée du chef de la Police viennoise à l'Apollo fit sensation. Et le plus troublé fut bien le directeur du théâtre. Le pauvre homme se demandait avec désespoir quel méfait on avait bien pu commettre dans sa maison pour déplacer un aussi haut et redoutable personnage. Et, ses courbettes et ses phrases obséquieuses étant restées sans effet sur Hartmann, il sentait monter en lui l'affolement et l'angoisse.

Cependant, en scène, Margaret dansait. Blonde, petite, gracieuse, malicieuse, revêtue du charmant costume écossais que mille affiches avaient rendu célèbre dans Vienne, elle dansait la fameuse gigue qui lui valait chaque soir un triomphe. Derrière la grille de sa loge, Hartmann, attentif, regardait avec curiosité la coupable de tant de méfaits troublant la paix de sa bonne ville. Et il s'étonnait de la trouver si ingénue, si frêle, si gentille, si éloignée de l'aspect que l'on prête généralement aux excentriques de théâtre et aux faiseuses de scandales. Après un irrésistible pas de gigue où elle entraînait tous ses partenaires, Margaret, quittant les bras de ses danseurs, se mit à chanter. Hartmann saisit alors sa lorgnette et détailla complaisamment la jeune artiste dont la grâce, la fraîcheur, le visage mobile et mutin étaient un enchantement. Un tonnerre d'applaudissements retentit à la fin du numéro. En coulisses, le directeur, transpirant et affolé, guettait Margaret:

— Un haut personnage est dans la salle lui murmura-t-il. Le baron Hartmann, grand chef de la Police... Ecoutez, petite Margaret, vous devriez aller lui offrir des fleurs... oui, des fleurs, au nom de toute la troupe... et en mon nom aussi, naturellement!...

— Si vous voulez! dit Margaret qui ne comprenait rien à ce trouble. Mais pourquoi?

— Mais c'est le chef de la Police! soupira le malheureux directeur au comble de l'inquiétude. Et s'il est ce soir dans mon théâtre, c'est parce que... je ne sais pas, moi... on ne peut pas savoir! Et des fleurs, c'est gentil, ça fait toujours plaisir. Alors, allez-y, je vous en prie, ma petite Margaret!

Margaret s'exécuta avec sa gentillesse naturelle et, les bras chargés de fleurs, elle aborda Hartmann dans le couloir d'accès aux loges, au moment où il allait quitter le théâtre..

— Excellence! dit-elle avec un peu d'embarras, mais avec une révérence pleine de grâce.

— Mademoiselle! répondit Hartmann en saluant légèrement, avec sa courtoisie coutumière, un peu ironique et très froide.



Dans son charmant costume écossais, Margaret obtenait chaque soir un triomphe.

— Excellence, poursuivit Margaret, permettez-moi de vous offrir ces fleurs au nom du directeur et de toute la troupe.

— Je vous remercie, mademoiselle! dit calmement Hartmann en prenant le bouquet.

— ...Margaret Benton! ajouta la jeune danseuse en se présentant.

— Je sais, répondit le baron, j'ai beaucoup entendu parler de vous!

— Mon numéro vous a-t-il plu, Excellence? demanda timidement Margaret.

— J'ai pris un plaisir extrême à vous voir danser, affirma Hartmann de plus en plus froid.

La pauvre Margaret, qui perdait un peu contenance devant cette humeur glaciale incompréhensible, risqua encore une réplique:

— Quel dommage, dit-elle, que Votre Excellence n'ait pas assisté à la première!

— J'ai préféré, répondit le baron avec sérénité, assister à votre dernière représentation.

— Ma dernière représentation? s'écria Margaret surprise. Mais j'ai encore trois semaines d'engagement, Excellence!

— Je crains bien que non, Miss Brenton. Il va vous falloir quitter le pays de la valse. Vos excentricités ont dépassé la mesure: Il y a contre vous un arrêt d'expulsion.

Atterrée, Margaret leva vers l'important personnage un implorant regard:

— Moi, expulsée? Mais c'est injuste, Excellence, c'est injuste!

— Mademoiselle, dit Hartmann en l'interrompant, ce n'est ni l'endroit, ni le moment de discuter. Excusez-moi!

Et il se dirigea vers la porte, laissant la jeune artiste désolée, tandis que le directeur, persuadé que son envoi de fleurs et le sourire de Margaret avaient fait le meilleur effet, s'empressait auprès du baron, l'importunait de ses politesses et le raccompagnait avec force courbettes.

Lorsque le baron Hartmann s'approcha de sa voiture pour se faire ramener chez lui, le cocher dormait profondément sur son siège. Il le réveilla, ouvrit la portière d'un geste décidé, monta, mais, en s'asseyant, il sursauta et eut un regard effaré: blottie dans le coin opposé de la voiture se tenait... Margaret Brenton.

— Je sais que vous êtes capable de tout, dit froidement le baron. Je ne suis donc pas excessivement surpris...

Margaret réprima un sourire, car, pendant un bref moment, le visage ahuri du baron lui avait laissé voir que l'effet de surprise était obtenu. Mais il s'était rapidement ressaisi et restait silencieux, tandis que la voiture se mettait à rouler.

— Vous habitez loin, demanda, au bout d'un instant, le chef de la Police, en feignant d'ignorer l'adresse de Margaret qu'il connaissait par les nombreux rapports où figuraient les récits des « méfaits » de la danseuse.

Margaret eut un désarmant sourire:

— Ça dépendra de vos explications, Excellence!

Hartmann ne sourcilla pas et interrogea simplement:

— Est-ce une habitude en Angleterre de se baigner dans la Tamise et d'attrouper les curieux?

— Non, Excellence, soupira Margaret.

— Est-ce que la police anglaise, poursuivit Hartmann, tolèrerait les excentricités dont vous vous êtes rendue coupable?

— Non, Excellence!

— Alors, vous venez les faire à Vienne?

— Mais, Excellence, éclata Margaret avec une moue proche des larmes, je n'ai pas agi avec de mauvaises intentions! Ecoutez-moi, Excellence! J'ai fait tout cela parce que mon directeur était à la veille de la faillite... pour attirer le public... pour aider mes camarades! Vous auriez fait la même chose à ma place!

— Non! fit sèchement Hartmann.

— Pourquoi? Vous ne savez pas nager, Je peux vous apprendre! proposa Margaret avec un sourire enfantin et une engageante vivacité.

Il se passa alors cette chose ahurissante: Hartmann, submergé par tant de malice et de fraîcheur, sourit; et Margaret comprit qu'elle avait enfin désarmé son adversaire.

— Alors, Excellence, fit-elle avec une moue d'enfant grondée, c'est l'expulsion.

— Il ne manque plus qu'une signature, répondit le baron.

Margaret prit, pour égayer à nouveau son redoutable interlocuteur, une mine importante et convaincue:

— Très bien. Je ferai jouer mes relations!

— Non, dit Hartmann, car cette signature, c'est la mienne.

Et, comme la voiture s'arrêtait alors devant son palais, il descendit rapidement, salua, referma la portière et dit au cocher:

— Vous aller raccompagner mademoiselle.

— Quelle demoiselle? demanda le cocher au comble de l'ébahissement.

— Si vous n'aviez pas dormi, répondit Hartmann, vous le sauriez!

Et, tandis que la voiture emmenait Margaret, Hartmann, debout devant chez lui et oubliant d'entrer, rêva un instant à cette petite femme-lutin qui savait se glisser partout et tenir tête avec une grâce enfantine. Il eut un sourire attendri, bien rare chez lui, haussa une épaule et dit avec une sorte d'admiration: « Sacrée petite femme!... »

* * *

Le café Lyra était le lieu de rendez-vous favori des jeunes artistes et littérateurs de Vienne. Peintres, chanteurs, musiciens, poètes s'y rencontraient et la bohême la plus pauvre y coudoyait de naissantes réussites, de jeunes gloires dont on saluait les noms.

Franz Schubert y venait parfois et sa gravité, ses songeries s'égayaient un peu au contact de l'insouciance, des sourires et des plaisanteries de quelques joyeux amis. Quelques-uns de ces artistes avaient foi dans le talent de Schubert, comprenaient quelle musique exceptionnelle naissait sous les doigts de ce jeune homme silencieux, timide et mélancolique. Mais ni la fortune ni le succès ne souriaient à Schubert. Les œuvres qu'il composait ne sacrifiaient pas aux exigences de la mode, qui voulait de la musique légère et brillante, des valses joyeuses et faciles. Le pauvre Schubert était souvent éconduit par les éditeurs et sa situation matérielle devenait angoissante.

Ce jour-là, au café Lyra, Schubert rencontra ses trois plus fidèles amis: le baryton Vogl, le peintre Schwindt et le

Hartmann ordonna l'arrestation de Margaret



baron Chavert. Le pauvre musicien paraissait bien soucieux et ses amis lui demandèrent la cause de cette inquiétude.

— Je dois, dit Schubert, payer aujourd'hui-même cinq gulden d'amende pour avoir joué du piano la nuit...

Hélas! Malgré leur inaltérable bonne humeur et l'aimable forfanterie qui leur faisait souvent raconter des succès et des profits imaginaires, ni Vogl, dont les appointements à l'Opéra étaient très modestes, ni Schwindt, peintre de talent mais sans clientèle, ni Chavert, sympathique dilettante aux revenus mystérieux et incertains, ne pouvaient venir en aide à leur ami.

Brusquement, Chavert eut une idée de génie: pourquoi ne pas emprunter la somme au brave Karl, l'excellent maître d'hôtel du café Lyra, qui en avait vu bien d'autres, après tant d'années de clientèle artiste et bohême!

Karl, sollicité, hésita un peu, mais sans doute allait-il se laisser attendrir, une fois de plus, par cette belle jeunesse sans ressources, lorsque des cris éclatèrent dans la rue tandis qu'un attroupement se formait et que l'on voyait courir des gens affolés. Karl se précipita pour voir, lui aussi, et remit en poche les cinq gulden qu'il tardait à donner.

En effet, le spectacle en valait la peine: quelques passants se pressaient, épouvantés, contre les murs des maisons. L'attroupement, devant le café Lyda, grossissait de minute en minute. Et la foule, sur la chaussée, ne quittait pas des yeux le trottoir sur lequel Margaret Brenton, souriante et impassible, se promenait à pas lents en compagnie d'un jeune lion qu'elle tenait par un ruban de soie.

— Encore la Brenton! dit Vogl exaspéré.

— Hé! sourit Chavert, cette jeune personne vous dame le pion pour ce qui est de la publicité!

Et Schubert, sans aucune curiosité pour cette extravagante dont le bruit l'avait si souvent empêcher de composer, ne se joignit pas au groupe des badauds, mais constata, en voyant disparue l'humeur charitable de Karl:

— Elle me prend aussi mes cinq gulden!

* * *

Son Excellence le baron Hartmann dictait le texte d'une circulaire importante lorsqu'on lui apporta un pli dans lequel il reconnut une note de service. Il déplia et parcourut calmement ce document. Mais soudain, voyant que la note concernait Margaret Brenton, il acheva précipitamment sa lecture et s'exclama avec fureur:

— Avec un lion!...

Autour de lui, les secrétaires, bien stylés, attendaient la fin de l'orage. Elle fut prompte et terrible:

— Qu'on arrête cette femme! ordonna simplement le baron Hartmann.

C'est ainsi que Margaret, quelques instants plus tard, voyageait en voiture cellulaire, côte-à-côte avec quelques clochards à mines inquiétantes. Elle imaginait déjà, sur la foi de leurs récits, d'affreuses cellules habitées par la vermine et trouvait que, pour une espièglerie supplémentaire, Son Excellence Hartmann montrait une férocité bien dépourvue d'humour et même de la moindre compréhension.

Aussi était-elle dévorée d'inquiétude lorsque la voiture, après avoir déposé ses compagnons à la prison, l'emmena, seule, à l'autre bout de la ville. On la fit descendre devant une magnifique villa dans laquelle elle entra, encadrée de deux agents. Lorsqu'elle eut pénétré dans un salon décoré et meublé avec le plus grand raffinement, les deux gardiens se retirèrent, en refermant soigneusement une haute grille de fer forgé.

Margaret se demandait ce que signifiait cette aventure lorsqu'une petite porte s'ouvrit dans la paroi du fond du salon, livrant passage à Son Excellence le baron Hartmann en personne.

— Toutes les prisons d'Autriche sont-elles aussi belles, aussi confortables que celle-ci, Excellence? demanda malicieusement Margaret en faisant une révérence profonde.

— En Autriche, répliqua Hartmann, il y a aussi, sachez-le, des cachots où le soleil ne pénètre jamais. J'ai pensé que votre petit corps fragile s'en accommoderait bien mal.

— Je le pense aussi! dit gravement Margaret.

— En tant que fonctionnaire de l'Etat, je devais vous faire enfermer parce que vous êtes un danger public. Mais en tant que galant homme, gentleman comme on dit dans votre pays, j'ai tenu à ce que le cadre de votre prison ne vous déplaise pas trop...

— En somme, soupira Margaret, je suis prisonnière ici.

— Exactement!

— Vous m'enfermez? Mais c'est impossible! Il faut que j'aille danser ce soir à l'Apollo.

— Mille regrets: vous ne danserez plus... Du moins jusqu'à ce que l'enfant terrible que vous êtes soit devenue une grande personne sérieuse et qui mérite la confiance.

Margaret comprit que, tout en gardant un tour élégant, l'aventure devenait grave. Elle n'objecta rien, apprit avec plaisir que sa femme de chambre, Anny, la servirait dans sa « prison » tout comme elle le faisait chez elle, et demanda finalement au baron:



Toutes les prisons de Vienne sont-elles aussi confortables ? demanda Margaret.

— Et quel est le règlement dans vos cachots? Peut-on aller à la promenade? recevoir des visites ?

— Des visites? dit Hartmann. Evidemment, si vous avez quelqu'un qui s'intéresse « particulièrement » à vous.

A l'intention qu'elle devina sous ce « particulièrement », Margaret répondit avec vivacité:

— Non. C'était une demande de principe. Personne ne s'intéresse « particulièrement » à moi!

Un étonnement discret, heureux aussi, et assez bienveillant, parut sur le visage du baron. Margaret sourit:

— Ah! oui... vous vous dites: une danseuse! Eh bien, non, je n'ai pas encore trouvé le compagnon de mes rêves...

— Pourtant, dit Hartmann, bien des hommes ont dû vous faire la cour, vous adorer, vous gâter!

— Et me proposer leur fortune, acheva Margaret en soupirant. Oui. Mais ce qu'une femme désire, au fond de son cœur, c'est de trouver l'amour, le grand amour... n'y aurait-il qu'un morceau de pain à partager...

— Le pain... et l'eau fraîche, conclut Hartmann, c'est un régime de prison!

Pourtant, il devait faire voir, par la suite, que le régime « de prison » tel qu'il le concevait pour Margaret offrait bien des agréments et des douceurs. La villa était somptueuse, le train de maison princier. Loyale envers son galant geôlier, Margaret ne sortait que lorsqu'elle y était autorisée, et le plus souvent en compagnie de Hartmann lui-même qui l'emmenait faire, en voiture, de belles promenades dans la campagne viennoise. La jeune danseuse, se conformant à la décision du chef de la Police, n'avait pas reparu au théâtre Apollo. On commençait, dans Vienne, à jaser sur les rapports de Margaret et de Hartmann. L' « emprisonnement » de la jeune femme paraissait être, plutôt qu'une mesure de sécurité, une faiblesse du haut fonctionnaire. Mais l'autorité de Hartmann était telle que les murmures restaient timides. Et Metternich lui-même prit le parti d'admettre, en souriant, que, dans une ville aussi spirituelle que Vienne, le chef de la Police pût employer une méthode humoristique et inattendue pour punir les espiègleries d'une petite danseuse incorrigible...

* * *

Cependant, Franz Schubert faisait toujours de vains efforts pour imposer sa musique. L'éditeur Haslinger venait une fois de plus, de l'évincer, en lui opposant l'argument éternel:

— Vous voulez me faire entendre votre dernière composition? C'est quelque chose de gai, j'espère?

— Heu... c'est-à-dire, balbutia le pauvre Schubert qui venait proposer un lied mélancolique et délicat, « La Randonnée Hivernale », dont le seul titre fit éclater le colérique Haslinger:

— « La Randonnée Hivernale »! Est-ce que vous me jugez assez fou pour éditer au printemps un lied dont le titre est « La Randonnée Hivernale »?

— Ecoutez-le toujours, monsieur Haslinger! supplia Schubert en déroulant sa musique.

— C'est bien pour vous faire plaisir! grommela l'autre.

Schubert se mit au clavecin et commença, tandis que Haslinger, grognon, haussait les épaules avec dédain. Mais, dans la pièce voisine, qui était le magasin de vente des éditions Haslinger, une cliente, qui choisissait des chansons, leva la tête avec intérêt et se mit à écouter la mélodie.

— Qu'es-ce que j'entends ? demanda-t-elle au commis.



Elle est très jolie, cette musique!... Tâchez de m'en avoir un manuscrit...

Lorsque Franz Schubert, déçu, le chagrin au cœur, mais se refusant à trahir son inspiration pour faire de la musique « vendable » et « à la mode », quitta le bureau de Haslinger, le commis l'arrêta au passage:

— Monsieur Schubert, une dame qui sort d'ici à l'instant a entendu la musique que vous jouiez au patron. Ça lui plaît beaucoup, et elle m'en a demandé une copie...

Franz, rayonnant, rendu à l'espoir par cette sympathie inconnue, était loin de se douter que la « dame » était Margaret Brenton et que cette même Margaret Brenton allait entrer dans sa vie pour l'ensoleiller et la bouleverser.

Quand il rentra chez lui, il apprit par sa concierge qu'un engagement lui était proposé pour jouer de la flûte dans un orchestre de bal champêtre. Il allait refuser ce travail qui ne lui plaisait pas quand le souvenir de ses nombreuses dettes le fit changer de disposition. Mais il restait triste à la pensée d'exécuter pendant toute une soirée les médiocres musiques sur lesquelles sautilleraient de joyeux danseurs insouciants...

Son ami Vogl, le chanteur, qui vint lui rendre visite, le trouva plongé dans une songerie profonde dont il comprit le sens et qu'il respecta: Schubert, accoudé à sa fenêtre, écoutait de toute son âme une musique puissante et pathétique qui venait du dehors. Cette musique était celle de Beethoven, qui habitait dans le voisinage... Beethoven, l'illustre Maître dont le génie venait de bouleverser la musique, compositeur divin pour lequel Schubert, avec tous les jeunes artistes de Vienne, nourrissait une admiration éperdue.

— Ecoute! murmura-t-il avec ferveur tandis que Vogl s'approchait. Ecoute Beethoven! Ah! Entendre cette musique et continuer de travailler!... Mais il faut être fou pour tenter de l'égaler! Je ne suis bon à rien, à rien!

Et il ajouta, accablé, en se rappelant sa déconvenue et les préférences de Haslinger:

— Et on me demande de petits airs à la mode, des ritournelles pour bals publics et pour chanteurs des rues!

Margaret était loyale et suivait les instructions de Hartmann.

Vogl n'approuvait pas cette sombre humeur, ni ce découragement. D'ailleurs, il apportait une bonne nouvelle:

— Le chanoine de Saint-Etienne cherche un organiste. Je lui ai parlé de toi...

Franz et Margaret burent le petit vin blanc viennois dans une pittoresque taverne

Le sensible Schubert, avec la fougue de sa jeunesse aussi prompte à l'espoir qu'à l'abattement, bondit aussitôt:

— Mais ce serait merveilleux! Si je pouvais avoir cet emploi, je pourrais payer régulièrement ma blanchisseuse, mon loyer, mes repas!...

Vogl souriait, retrouvant son ami. Mais Schubert ajouta, en se rappelant les exigences de la réalité:

— En attendant, il faut que j'aille jouer de la flûte!

Pendant ce temps, Margaret, dans sa « prison » dorée, recevait la visite du directeur de l'Apollo. Le brave homme, suivant son habitude, menait grand bruit, s'exclamait sur la splendeur de la maison, la richesse du mobilier, se méprenait sur le nouveau destin de Margaret et affirmait, lyrique:

— Ah! comme je comprends que vous nous ayez abandonnés!

— Vous ne comprenez rien du tout! répartit en riant Margaret.

Mais, se rendant compte que sa vie de petite prisonnière ironique et docile et l'énigmatique galanterie du « geôlier » Hartmann ne pouvaient qu'échapper à l'entendement de l'excellent homme, elle ajouta simplement:

— Qu'est-ce qui me vaut le plaisir de votre visite?

— Voilà, Margaret, expliqua le directeur. Nous partons demain en tournée à Insbruck et nous avons organisé, ce soir, une petite soirée d'adieu. Ce serait si gentil à vous d'y venir...

— C'est impossible! Je n'y suis pas autorisée!

— Pourquoi? Seriez-vous réellement prisonnière? demanda le directeur éberlué.

— Mais oui. Dans une cage en or, mais une cage tout de même...

— Bah! fit le directeur d'un air de doute. L'oiseau peut s'échapper...

— J'ai donné ma parole, dit Margaret avec gravité.

— Oh! petite Margaret, supplia le directeur. Pensez à vos camarades: ils seraient si heureux de vous revoir! Tous comptent sur vous! Après la représentation, nous irons danser...

Margaret ressentit une vraie peine à l'idée de décevoir ses amis et de se priver de cette soirée si charmante. Cependant, elle laissa partir le directeur sans lui avoir donné la promesse de se rendre à la fête. Elle hésitait beaucoup.

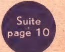
— Tirez les rideaux, Anny, dit-elle à sa femme de chambre comme la nuit tombait. Mettez les verrous...

— Oui, mademoiselle, s'empressa Anny. Je dois prévenir mademoiselle qu'il y a un verrou cassé...

Un verrou cassé! C'était trop dérisoire, à la fin, de rester ainsi enfermé dans cette prison pour rire, alors que la joie vous sollicitait au dehors!



C'est ainsi que le directeur et les artistes de l'Apollo, ravis, virent apparaître, au bal champêtre où ils terminaient la soirée, leur amie Margaret toute souriante. Après les avoir embrassés, elle remit son loup de velours. Car le bal était masqué et Margaret, simplement


Suite page 10



(Suite de la page 2)

LUCILE FERNIELE. — Dorothy Lamour est née le 10 décembre 1914. — Luis Mariano ira, paraît-il, en Amérique à la fin de l'année. Il n'a tourné à ce jour qu'un film, *Histoire de chanter.*

L'AIGLE DES MERS. — Vivien Leigh a tourné *Vedettes du Pavé, Autant en emporte le vent, La Valse dans l'Ombre.* Elle a 32 ans et les yeux verts. Son mari est le grand acteur anglais Laurence Olivier. — Shirley Temple tourne toujours, mais des rôles de jeunes premières, maintenant. Elle a 18 ans et elle est mariée Yeux noisette. — Charles Boyer viendra, dit-on, tourner en France l'année prochaine...

INCONNUE DE FORBACH — Dates souvent données. — Distribution de *L'Espionne de Castille:* Jeanette Mac Donald, Allan Jones, Warren William et William Daniell — Ce film a été réalisé en 1936. — *Kentucky,* en 1938. — *La Valse dans l'Ombre,* en 1940. — *L'intrigante de Saratoga,* en 1945.

MICK. — Voyez réponse à AL. DU VAUCLUSE.

MICHETTE DE GRENOBLE — Francine Bessy, divorcée du journaliste Maurice Bessy, a 29 ans. Elle a tourné *Au Pays des Cigales, Le Bal des Passants, Fromont jeune et Risler aîné, L'Embuscade* et *On demande un ménage.* — Dans *Tueur à Gages,* Veronika Lake et Alan Ladd — Distribution de *La Symphonie Inachevée,* déjà donnée.

MICHOU ET DANY. — — Non. Aucun roman de Delly n'a jamais été porté à l'écran. — Films en Technicolor tournés par Sabu: *Alerte aux Indes, Le Voleur de Bagdad, Le Livre de la Jungle, Les mille et une nuits, La Sauvagesse Blanche, Le Signe du Cobra* et d'autres encore qui ne sont pas sortis en France. — Oui, Tino Rossi jouait ce double rôle dans *Destins.*

FUTUR CHANTEUR. — Désolé, mais je ne me charge de diriger aucune carrière artistique.

ADMIRATRICE DE JEAN DESAILLY. — Je ne sais rien de plus sur la naissance de Jean Desailly. — Albert, le plus jeune des garçons de *J'avais cinq fils,* était joué par Edward Ryan.

MONO DE BOULOGNE. — Oui, Jacqueline Delubac dans *J'ai 17 ans.*

LULU D'ANTILES. — Dans *Ces Dames aux Chapeaux verts:* Alice Tissot, Marcelle Barry, Gabrielle Fontan, Marguerite Moreno, Micheline Cheirel, Gérard Landry et Larquey. — Non, Viviane Romance porte des cheveux postiches dans *La Colère des Dieux.* Mais le fait de porter la perruque qu'exige un rôle (et cela arrive très fréquemment) n'ôte rien aux mérites d'un artiste. — Pour Glenn Ford, voyez réponse à SIMONE D. CANNES.

FLEUR DE PRINTEMPS. — Tino Rossi n'a pas de fils. — J'ai souvent donné ici les autres renseignements.

ELIANE DE BACCARAT. — J'ai déjà parlé de John Carroll dans les numéros précédents. Il habite Hollywood. — Déjà parlé également des premières épouses de Tino Rossi. — Georges Guétary, qui chante actuellement à Londres, doit précisément rentrer en France vers la fin de l'année pour tourner un film dont le titre et le sujet ne sont pas encore précisés.

BRUNETTE BOURGUIGNONNE. — La jeune fille que vous avez remarquée dans *La Pocharde* est Jacqueline Daix. Elle est mariée et ne tourne plus.

DANY, ETOILE DE S. R. — Errol Flynn parle bien le français. — Il est très sportif. — Il est venu en France avant-guerre, en vacances, mais je ne lui connais aucun projet susceptible de l'y ramener.

JEAN ET HENRI. — Andrex est célibataire. On l'avait marié à la suite d'une confusion de noms. Ses principaux films : *Angèle, Toni, La Marseillaise, Ignace, Barnabé, Gribouille, l'Entraîneuse, Madame et son flirt, Les Trois Cousines.* — La fille aînée de Fernandel (qui va se marier prochainement avec un jeune industriel marseillais) s'appelle Josette. La seconde (17 ans): Janine. Leur frère cadet (11 ans): Gérard.

FRANCINE. — Pour *Macao, l'Enfer du Jeu,* voyez « Mon Film » N° 37, p. 2.

ANGELINE G. C. — Merci de cette précision. Mais j'ai le grand tort — et je m'y tiens — de ne pas donner trop d'importance à ces productions de second ordre. Mieux vaut s'intéresser à de belles œuvres, n'est-ce pas ? — Gary Cooper mesure 1 m. 92.

EVE LYNE. — Voici la distribution de *Blondine:* Nicole Maurey (Blondine), Georges Marchal (le Prince charmant), Piéral (le naïn), Michèle Philippe (Brune), Guita Karen et Lolita de Silva.

LA VAGABONDE — Nous transmettrons cette lettre bien volontiers. — Si vous voulez bien attendre quelque temps, vous pourrez user, pour les photos de vedettes que vous désirez, du service « Photos » de « Mon Film » qui s'organise actuellement — Il ne nous est pas toujours possible d'obtenir les droits de publication des films auxquels s'intéressent nos lecteurs.

BEBERT LE CINEPHILE. — Liste beaucoup trop longue pour figurer ici. Principaux films du regretté Raimu: *Marius, Fanny, César, La Femme du Boulanger, Gribouille, L'Etrange M. Victor, La Fille du Puisatier, Les Inconnus dans la Maison, Le Colonel Chabert, Monsieur la Souris, L'Homme au Chapeau rond.* — Derniers films de Fernandel: *Cœur de Coq, L'Aventure de Cabassou.* — Sabu est né à Mysore (Indes).

GINETTE, MAISONS-LAFFITTE. — Fred Mac Murray, né à Kankakee (Illinois), a 38 ans et demi. Marié. — Georges Rigaud, né en Argentine, a 40 ans. Marié également. — Voyez plus haut réponse à la deuxième question de LA VAGABONDE, ou écrivez-leur pour leur demander leur photo.

(Suite page 9).

LES AMOURS DE NOS VEDETTES

Denise BOSC

avait, à dix ans, un cœur de femme

Confidence recueillie par Paule MARGUY

FILLE de Cécile Guyon, elle-même enfant d'artistes, et d'Henry Bosc, acteur connu, Denise Bosc a tourné dans divers films dont: Les Filles du Rhône, Le fauteuil 47, Yamilé-sous-les-Cèdres, Les Caves du Majestic. *Elle est demeurée trois ans à la Comédie Française, revint au Cinéma avec* La Rose de la Mer *et vient d'achever* Une nuit à Tabarin.

Elle est mariée à un avocat-conseil et mère de deux enfants: Claire et Jean-Baptiste. Elle fut une petite fille précoce; elle connut, à dix ans, les affres d'un grand amour.

EN ADMIRANT LES COUCHERS DE SOLEIL

— Mes parents avaient eu, cette année-là, un engagement de premier ordre au Casino de Royan où la saison était particulièrement luxueuse.

Quelle fête perpétuelle était Royan, toute la saison! Mes parents étaient descendus au « Family Hôtel », à côté du parc où j'allais chaque matin, avec ma bonne, faire de la bicyclette, de la balançoire et autres jeux... J'avais quelques camarades, parisiens comme moi et nous nous en donnions à cœur joie quand, brusquement, je fus perdue pour eux.

— Accaparée par quoi?

— Par mon premier amour.

— Nous y voilà, enfin!

— Il fallait bien vous situer les lieux où ce drame s'est passé!

— Ensuite?

— Un beau soir d'août, sur la plage, alors que les mères de familles rassemblaient leurs enfants et pliaient leurs chaises-longues, fermaient leur livre ou roulaient leur ouvrage de broderie, je m'attardais à contempler un coucher de soleil splendide sur l'océan. Soudain, je vis venir à moi, sortant de l'eau dont il envoyait les éclaboussures vers le soleil qui descendait, dans un caleçon de bain qui le moulait, un être qui me fit l'effet d'un dieu. Il était grand mais sans exagération, large d'épaules, mince de hanches avec des jambes et des cuisses longues, brun de peau et blond de cheveux. Il paraissait marcher sur l'eau. Je demeurai interdite.

— Déjà!

— Oui, déjà... Je fus frappée par le coup de foudre autant qu'on peut l'être à vingt ans et beaucoup plus qu'on ne l'est plus tard.

— C'est possible, après tout.

RENCONTRE AGRÉABLE

— Combien de printemps comptait ce garçon?

— Vous savez bien que les dieux n'ont pas d'âge! Je ne pensais même pas à me poser la question! Mais j'appris, parce qu'on le dit à mes parents devant moi, au restaurant de l'hôtel, qu'il avait vingt ans.

— Vous étiez donc descendus au même endroit?

— En entrant au « Family » pour le dîner j'aperçus ma mère qui me cherchait avec affolement: « Vite, vite, Denise, nous en sommes au potage. Qu'est-ce que c'est que ces façons de rentrer à n'importe quelle heure? Va te laver les mains ». Je me précipitai dans la salle de bain de notre appartement et me rendis ensuite à table. Je fus privée de mon potage mais au dessert j'eus la grande surprise d'apercevoir, car j'avais enfin le droit de lever les yeux et de regarder autour de moi, l'Apollon sorti des flots qui m'avait frappée à l'âme.

— Quelle surprise, hein?

— Je me sentis devenir rouge comme un coquelicot et cachai mon émotion dans le bruit des chaises réunies et bousculées par les dîneurs pressés de s'habiller pour aller au spectacle. Mes parents regagnèrent leur loge et je partis, avec ma bonne, applaudir des marionnettes.

LENDEMAINS

— Avez-vous fait plus amplement connaissance avec votre séducteur?

— Je pense bien! Le lendemain j'eus la bonne surprise de trouver papa en conversation avec sa maman. Une demi-heure après, mon père parla à ma mère d'une « charmante Anglaise » très éprise de l'art et de l'esprit français et proposa de lui offrir deux places pour la soirée, au Casino; ma mère, qui était toute bonté, signa immédiatement deux billets et j'eus alors le courage de supplier mes parents de me permettre d'aller aussi au théâtre. Un peu avant le déjeuner, la dame anglaise vint remercier les miens du mot qui lui avait été porté et elle proposa, en me tapotant sur la joue, de prendre soin de moi durant la soirée.

— Vous aviez gagné une première manche?

— J'étais ravie. Comme la plus grande des coquettes je pris soin de ma coiffure et de ma toilette. Je savais maintenant que celui dont j'étais amoureuse s'appelait George London.

— Par exemple!

— Qu'il était Anglais, qu'il préparait des examens de droit. Qu'il était un fils modèle, qu'il jouait parfaitement au tennis et adorait la France. Quand je fus habillée, ma bonne me mena chez madame London qui m'appela « darling », me donna des bonbons, et me présenta à son fils. Après le spectacle, mes parents et les London soupèrent au Casino et j'eus ma part de champagne. George s'occupait de moi à chaque instant. Dès lors, nous fûmes des amis et je ne vécus que pour le voir, le revoir, l'admirer et l'adorer.

JEUX D'AMOUR

— Comment vous traitait-il, lui?

— Comme une enfant, mais il disait toujours que j'étais gracieuse, jolie. Quand il m'emmenait quelque part, il s'occupait de choisir mes robes, il m'achetait des colliers, des coffrets en coquillages pour y enfermer mes nombreux rubans.

— Il s'occupait trop de vous.

— Il me rendait folle. En échange de ses galanteries, je me privais de mon dessert pour le lui donner, car il était friand de sucreries.

— Comme tout Anglais qui se respecte!

— Il y avait spécialement des gâteaux à la noix de coco, plutôt rares, dont il raffolait. Je m'arrangeais toujours pour lui en trouver.

— Etiez-vous jalouse?

— Non, mais à condition d'être là. Quand il était entouré d'un essaim de jeunes filles, George n'oubliait pas de veiller sur moi et j'en profitais pour l'inquiéter tant que je pouvais. Ses flirts ne pouvaient pas me sentir. Elles me trouvaient gênante, ces privilégiées qui avaient l'âge de s'entendre dire des mots d'amour. Moi, je me consolais en me disant: « Si j'avais seulement six ans de plus, je les évincerais toutes; je suis sûre que c'est moi qu'il préfèrerait. » Ah! je le mesurais le temps qui me séparait de lui! Je l'ai aimé comme une femme faite peut aimer avec la joie de la présence, l'angoisse du revoir, le désespoir de la séparation.

Denise Bosc dans « Le Gendre de M. Poirier »

ADIEUX

— En effet... il fallut un jour vous quitter?

— C'était le vingt et un septembre. Quelques temps avant je lui avais volé sa pochette pour l'ajouter aux souvenirs que j'avais déjà de lui. J'avais tracé une croix sur un calendrier devant la date de son départ. Quand il apprit (car je lui avouait tout) que je lui avais volé sa pochette, il me fit cadeau d'un superbe foulard en cachemire. Madame London et son fils devaient partir à neuf heures; à sept heures j'étais déjà levée. Je pus assister à leur petit déjeuner; à la fermeture de leurs valises. Je les accompagnai à la gare. Quand l'heure du train arriva, je ne pus retenir mes sanglots. George me souleva dans ses bras et je pleurai sur son épaule en suffoquant.

— Tu viendras à Londres! me disait-il pour me consoler.

De la portière de leur wagon, sa mère et lui me faisaient des signes d'adieu...

Je n'avais que dix ans, mais que je l'aimais... que je l'aimais...



(Suite de la page 8)

YANOU BIRONNETTE — Pour Giselle Pascal, souvent dit ici. — Voyez réponse à la troisième question de LA VAGABONDE. — Le rôle de Laurent dans *Le Fils du Gangster* était joué par Jackie Cooper, en 1937. Il avait alors 15 ans.

UN ADMIRATEUR DU VOLEUR DE BAGDAD. — Sabu, dans *Le Voleur de Bagdad,* a été doublé en français par François Redon et Conrad Veidt, dans le même film, par François Richard. — Sabu a 23 ans. Voyez plus loin, réponse à UNE AMIE LOINTAINE.

FRANCELYNE ANDRELOUN. — Pierre Louis a 27 ans. Non, Danielle Darrieux et lui ne sont pas encore mariés. Danielle Darrieux n'a pas d'enfant de ses précédents mariages. — Odette Joyeux porte son vrai nom. — Pour Edwige Feuillère, souvent dit ici.

ARAMIS, ATHOS, PORTHOS. — La photo d'Orson Welles viendra à son tour dans nos colonnes. — Voyez réponse à LA VAGABONDE (3e question). — Joseph Cotten est né à Petersburg (Virginia) en 1904. Marié à une personne qui n'est pas artiste.

KAKY R. L. B. — Lettre transmise. — Pour Gérard Néry, déjà dit cent fois (au moins)... — *Autant en emporte le vent,* réalisé à Hollywood par Selznick et M.-G.-M. en 1939, n'est pas encore sorti en France. Un seul épisode; durée de projection: trois heures quarante. Principaux interprètes: Vivien Leigh (Scarlett), Clark Gable (Rhett), Leslie Howard (Ashley), Olivia de Havilland (Mélanie) et Thomas Mitchell (O'Hara).

UN DESEPICE. — Principaux films tournés par Porter Hall: *M. Smith au Sénat, Ames à la mer, Les Desperados, La Loi du Far-West, Assurance sur la mort, Du sang sur le soleil,* etc. — Films récents d'Allen Jenkins: *Tortilla Flat* et *Joyeux Phénomène.* — Par Henry Stephenson. *La Vie privée d'Elisabeth d'Angleterre, Marie-Antoinette, Le Prince et le Pauvre, Sous le ciel d'Argentine, Mr. Lucky,* etc...

FIDELE LECTRICE AVIGNON. — Oui, nous transmettrons vos lettres.

LIONNE DE CHOISY. — Pour Gérard Néry, déjà dit. — Roger Pigaut porte son vrai nom et a 28 ans. — Dans *Nuits d'Alerte:* Roger Pigaut, Hélène Perdrière, Pierre Dudan, Philippe Hersent.

L'ALTRUY. — Le premier « Zorro » était un film muet (1920). Perdez tout espoir de voir ce film, sinon dans un ciné-club. — Fredric March (vrai nom: Fredric Bickel) est né à Racing (Winconsin) le 31 août 1897. Il est le mari de Florence Eldridge. Vous allez le revoir dans *Les meilleures années de notre vie,* avec Myrna Loy. — Dans *La Belle Cabaretière* : Jeanette Mac Donald et Nelson Eddy.

SONIA STEWART. — Jean Mercanton a 27 ans Il est marié. — Voyez réponse à la deuxième question de LA VAGABONDE.

JANINE BOUCRY. — Les dialogues du film *Un ami viendra ce soir* sont de J. Companeez et Raymond Bernard. — Il est peu probable que nous puissions publier *Mission Spéciale.*

SUZANNE DAISE. — Jean-Louis Barrault (vrai nom) a 36 ans et demi et est le mari de Madeleine Renaud. Son activité, cette année a été surtout théâtrale Dernier film: *Le Cocu Magnifique,* avec Maria Mauban.

A. STRADEL. — Nous transmettrons toutes ces lettres mais ne pourrons jamais vous affirmer que vous aurez une réponse. Certaines vedettes répondent. D'autres ne répondent pas Bonne chance... — Nazimova est morte le 13 juillet 1945.

LOULOU A DIDI — Errol Flynn jouait le rôle principal dans *Capitaine Blood, La Charge de la brigade légère, Les Conquérants, Aventure en Birmanie,* etc. Il a 38 ans et mesure 1 m. 72. — Sa femme actuelle est Nora Eddington. — Nous ne donnons aucune adresse. — Il faut attendre près de trois mois pour avoir une réponse dans « Entre Nous ».

CHANTAL WILSSON. — Ecrivez à Jean Paqui pour lui demander sa photo, ou lisez, plus haut, la réponse à LA VAGABONDE. — Georges Guétary, né à Alexandrie de parents grecs, a 32 ans.

GEORGES ET MARCELLE — Dans *Les Desperados,* le shériff était Randolph Scott et les deux interprètes féminines Claire Trevor et Evelyn Keyes. — Bette Davis (vrai nom) est mariée à Mr. Farnsworth et vient d'avoir un bébé. Principaux films: *Femmes Marquées, L'Emprise, L'Insoumise, Victoire sur la nuit, La Vie privée d'Elizabeth d'Angleterre, La Vieille Fille, l'Etrangère, La Vipère, L'Impossible amour.* Prochain film: *La Lettre.*

FLEUR DE BLE NOIR. — Souvent parlé ici de Gérard Néry. Il a les yeux verts. Non; le jazz des collégiens était en réalité doublé par l'orchestre de Paul Misraki, dans *Amours, délices et orgues.* Chacun son métier!...

VIVE SAINTE CATHERINE — Paul Cambo (né en 1908), cheveux bruns et yeux marrons, 1 m. 70. — Raymond Rouleau, cheveux châtains, yeux verts, 1 m. 75. — Jean Gabin, cheveux châtains grisonnants, yeux bleus, 1 m. 72. — Voyez réponse à la troisième question de LA VAGABONDE.

FITIN. — Les chansons ne sont pas de ma compétence. — Même réponse que ci-dessus.

RAYMOND AVERLANT. — Gloria Jean a maintenant 19 ans. Elle habite Hollywood et est Américaine. Nous ne l'avons vue en France que dans *Les Petites Pestes* et *Petite et Charmante.*

ROSE DE MAI. — Dans *Un gosse en or:* le jeune François Farguette et la petite Chouchou, Larquey, Aimos, Hélène Robert, Raymond Galle, Claire Gérald, Marchal et Régine Grandais — Dans *Conflit* : Annie

(Suite page 15)

Suite de la page 7

vêtue en grisette et le visage à-demi dissimulé, souhaitait ne pas être reconnue de quiconque eût pu raconter sa fugue au redoutable Hartmann.

Le bal se déroulait fort gaiement et Margaret ne songeait plus qu'à s'amuser comme une enfant. Elle ne remarquait même pas, parmi les musiciens du petite orchestre, un jeune homme aimable et sérieux qui jouait de la flûte d'un air accablé. Ce jeune homme était pourtant Franz Schubert, que le destin allait mener vers elle. Mais, pour l'heure, elle était toute à la joie d'une innocente tombola dont un organisateur bon enfant criait les numéros à pleine voix, en les agrémentant de commentaires joyeux. On allait tirer le gros lot — une superbe oie grasse — et Margaret riait aux éclats lorsque son rire se figea brusquement elle avait reconnu, parmi les jeunes gens qui se pressaient aux premiers rangs de la foule, Fritzy, le secrétaire de Hartmann. Elle se rappelait avoir rencontré Fritzy au cours d'une promenade mémorable aux environs de Vienne, un jour qu'elle avait fait, en compagnie de Hartmann lui-même, une entrée sensationnelle dans un ferme pleine de buveurs de lait... Si Fritzy la voyait, il allait sans aucun doute faire part à Hartmann de la présence de sa « prisonnière » à ce bal...

— Le numéro 8 gagne l'oie! cria au même instant le meneur de jeu. A qui le 8? A qui la plus belle oie grasse de la région!

— Mais c'est à toi, Margaret! s'exclama Lola, une jeune artiste de la troupe de l'Apollo.

Margaret, en effet, tenait le carton n° 8 et dut s'avancer pour recevoir son lot. Sa crainte d'ère vue de Fritzy était grande. Mais elle devint de l'épouvante quand elle entendit crier de toutes parts: « La gagnante, sur l'estrade!... Sur l'estrade, la gagnante!.

— Oui, ajouta l'organisateur de la loterie. Venez, mademoiselle! Venez, que nous applaudissions tout ensemble la chance, la grâce et...

Margaret n'hésita plus et, fendant la foule, elle s'enfuit à toutes jambes, en serrant contre elle l'oie glapissante. Elle courut ainsi, parmi les bosquets, dans la nuit, jusqu'à en perdre le souffle et ne s'arrêta que lorsque les bruits de la fête lui parurent assez lointains. C'est alors que, s'apercevant qu'elle avait perdu son loup de velours, elle esquissa le geste de le chercher. Mais l'oie qu'elle tenait à pleins bras, sentant l'étreinte se desserrer, en profita pour s'échapper, et Margaret, lancée à sa poursuite, se jeta malencontreusement sur un jeune homme solitaire qui suivait une allée bordée d'arbres. C'était Franz Schubert. Il rentrait chez lui, après une algarade avec le chef d'orchestre qui n'admettait pas que l'on critiquât l'écriture musicale des valses à la mode...

— Monsieur, aidez-moi à la chercher! haleta Margaret. Par ici, à gauche, derrière le bosquet...

Courant, riant, se bousculant, les deux jeunes gens, les pieds empêtrés dans l'herbe haute, finirent par tomber ensemble... à deux pas d'une mare où l'oie, tranquillement, se jeta, nageant vers la liberté.

— Après tout, tant pis! dit Margaret en riant. elle a raison!

Elle s'épousseta, songeuse, et demanda avec une moue inquiète:

— Savez-vous si la diligence pour Vienne est passée, monsieur?

— Oui, mademoiselle, répondit Franz. Et il n'y en a pas d'autre avant une heure!



Franz offrit à la « grisette » de venir un instant chez lui.

Devant le visage déçu de l'inconnue, il ajouta vivement :

— Mais, à cinq minutes d'ici, il y a des voitures de maraîchers...

— Vous êtes marchand de légumes, monsieur? demanda Margaret mise en bonne humeur par la fraîcheur de l'aventure et la gentille gravité, l'air modeste et intelligent de son compagnon.

— Malheureusement non, mademoiselle. Je suis musicien. Et vous?

Margaret ne voulait pas révéler son identité. Elle dit la première chose qui lui vint aux lèvres:

— Moi? Je suis blanchisseuse.

Franz lui sourit avec sympathie. Quelques instants plus tard, tous deux rentraient à Vienne, installés au sommet d'une charrette chargée de choux.

— A votre accent, dit Schuberg, je devine que vous n'êtres pas Viennoise.

— Non, je suis Anglaise, dit Margaret.

— C'est bizarre... Il y a maintenant beaucoup d'Anglaises à Vienne. J'ai une voisine anglaise, Miss Brenton... Vous ne la connaissez pas? Non! Tant mieux pour vous!

— Pourquoi? s'écria Margaret, très intéressée.

— Elle a une réputation!... dit brièvement Schubert.

Il leva les yeux au ciel, puis, reportant son regard sur sa compagne, la contempla avec approbation et gentillesse et conclut:

— J'aime mieux les petites blanchisseuses!



— Pourquoi le demander? dit Margaret. Vous le savez mieux que personne!

Franz trouvait certainement pénible de se séparer si vite de sa petite blanchisseuse, car, en entrant dans Vienne, il lui demanda si elle consentirait à venir passer quelques instants avec lui pour se désaltérer dans une vieille et pittoresque taverne qu'il connaissait. Margaret accepta avec empressement. Ils entrèrent et burent, au milieu de couples joyeux qui devisaient et chantaient, le petit vin blanc viennois. Puis, le vieux pianiste ayant commencé, pour faire honneur à Schubert dont tous les habitués connaissaient le talent, le **Moment Musical,** Margaret écouta un instant et s'exclama:

— Comme j'aime cette musique!

— Vraiment? dit Franz ravi. Elle est de moi!

— De vous? s'écria Margaret. Mais alors, vous êtes un grand musicien?

— Hélas! Tout le monde n'est pas de votre avis!

Il soupira, puis, regardant sa « petite blanchisseuse », son sourire reparut. Et il s'avisa soudain qu'elle ne savait pas son nom.

— Franz Schubert! dit-il en se présentant.

Margaret jeta le premier prénom qui lui vint à l'esprit:

— Anny ! fit-elle en l'imitant.

Et ils se serrèrent la main, gravement, pour éclater de rire aussitôt, comme deux êtres très jeunes et déjà au bord de l'amour.

— Comme elle est belle, votre musique ! s'écria Margaret avec flamme.

— Moins belle que vous, Anny! dit Franz tendrement.

— Vous devriez être très riche, avec un talent pareil!

— Hélas ! Je n'ai jamais tant souhaité avoir une vie aisée.

— Pourquoi?

— Un homme pauvre est ridicule. On ne peut pas dire à une femme: Je n'ai qu'un morceau de pain... veux-tu le partager avec moi?

« N'y aurait-il qu'un morceau de pain à partager... » N'est-ce pas ainsi que parlait Margaret elle-même quand elle décrivait à Hartmann le bonheur de ses rêves? Troublée profondément, elle dit:

— Vous devez être très bon, Franz. Vous rendrez une femme heureuse...

— Les femmes... elles sont si déroutantes, si mystérieuses... Et je suis si timide et si triste!

— Triste, avec moi?

Et Margaret pressa la main de Franz, qui tenait la sienne depuis un instant.

— C'est bien la première fois que je me sens vraiment gai! murmura Franz avec un sourire qui acheva de gagner le cœur de Margaret.

En quittant la taverne, Margaret prétendit habiter le lointain faubourg ouvrier de Liesing. Mais aucun cocher ne voulut, à cette heure nocturne, faire une aussi longue course et Franz offrit à sa compagne de venir se reposer un instant chez lui en attendant la première diligence. Margaret le suivit, regarda avec émotion l'humble décor où vivait le grand artiste, l'homme simple et bon que le sort venait, si étrangement, de mettre sur sa route. Elle était profondément troublée et, pour masquer son désarroi, elle pria Schubert de lui jouer « quelque chose pour elle toute seule ». Il s'assit au piano et se mit à jouer, en improvisant, un chant d'amour si profond et si doux que Margaret comprit qu'elle ne résisterait ni à cet appel, ni à cet aveu...

Le brave gardien de la paix, si bienveillant à Schubert, mais si soucieux du respect dû à la loi, et qui était de service cette nuit-là, sursauta en entendant les accords de la **Sérénade**. Il eut un hochement de tête désolé : il allait falloir encore verbaliser, et cet incorrigible aurait une nouvelle amende! Et il s'apprêtait, carnet en main, à faire son devoir, lorsque la musique cessa, tandis que la fenêtre éclairée s'éteignait brusquement. Le gardien, enchanté, referma son carnet et eut un sourire approbateur, sans savoir que ce qu'il approuvait ainsi n'était pas la sagesse, mais l'amour.

* * *

Le lendemain, Margaret, qui avait retrouvé, après son beau rêve, la « prison » désertée la veille, reçut la visite de Hartmann. Elle s'y attendait et se préparait à subir un interrogatoire en règle.

— Qu'avez-vous fait hier soir? demanda Hartmann.

— Pourquoi le demandez-vous? répondit Margaret avec un sourire. Vous le savez mieux que personne.

En effet, le visage sévère de Hartmann exprimait assez qu'il connaissait la fugue de sa prisonnière et Margaret se prit à penser qu'il est inutile de courir quand on est au pouvoir d'un personnage aussi bien renseigné. Mais, au bout de cette course, le destin avait mis l'amour, et sur le visage de Margaret, ordinairement enjoué et malicieux, l'amour avait mis une gravité nouvelle qui n'échappait pas non plus à Hartmann.

Il résolut d'en connaître la cause. Ses renseignements sur la soirée de la veille s'arrêtaient à la fuite éperdue de Margaret porteuse de l'oie. Il ignorait ce qui s'était passé ensuite, mais l'aspect et l'accent de Margaret lui faisaient deviner que c'était important.



Toute parée, Margaret accueillait ses invités.

— Où êtes-vous allée après avoir quitté ce bal? demanda-t-il.

— C'est un véritable interrogatoire! tenta d'ironiser Margaret.

— Non. Vous savez que vous pouvez aller où bon vous semble. Mais n'oubliez pas nos conventions: je tiens à savoir où et avec qui.

— Je comptais justement vous demander d'annuler nos conventions. Je ne peux plus rester ici... Comprenez-moi... Je...

Margaret hésita à dire la vérité. Elle ne savait plus que faire, ni vis-à-vis de Schubert auquel elle avait conté le mensonge de la petite blanchisseuse, ni vis-à-vis de Hartmann dont la froideur et le machiavélisme apparents cachaient, elle l'avait deviné, un sentiment très vif et une sollicitude qui n'avait pas été inutile...

— Je... j'aime mon métier, poursuivit-elle avec fougue. J'aime mon métier par-dessus tout et mes camarades partent en tournée... Ils ont besoin de moi. Je ne puis vivre sans danser...

« S'il me libère, pensait-elle, je pourrai aller rejoindre Franz. Seulement, comment lui dire que je ne suis pas la blanchisseuse Anny, mais cette Brenton qu'il méprise?... »

La femme de chambre annonça alors le commis des éditions Haslinger. Il apportait à Margaret la musique commandée lors de sa venue au magasin. En voyant Hartmann, le commis se troubla et se lança dans un grand discours où il vantait à Margaret « le talent du jeune compositeur de cette mélodie, un garçon d'avenir nommé Schubert... »

A ce nom, Margaret sursauta légèrement et tenta de se dominer: mais rien n'échappait au terrible regard de Hartmann. Quand Margaret se fut éloignée avec le commis, Hartmann inspecta les objets que la jeune femme avait abandonnés sur une table, en rentrant de sa randonnée mystérieuse: un petit sac, un bouquet et... un rouleau de papier à musique sur lequel Hartmann lut « Sérénade ». A Anny, la petite blanchisseuse. Franz Schubert.

— Schubert... Franz Schubert... répéta Hartmann.

Quand Margaret revint, elle eut la surprise d'apprendre que le baron comprenait fort bien ses raisons et qu'il ne s'opposait pas à son départ en tournée. Il lui demandait simplement d'assister, avant de quitter Vienne, à une soirée qu'il désirait donner en son honneur:

— C'est très utile, affirma-t-il. Votre... disparition de la scène a fait jaser. Je désire que vous repreniez officiellement votre place dans le monde artistique.

* * *

Cependant, Franz, qui allait de bonheur en bonheur, avait pris possession de l'emploi d'organiste à la cathédrale Saint-Etienne, sur la recommandation de Vogl. Il pensait depuis le matin à la petite Anny de Liesing et attendait avec ferveur le jour où il la reverrait. Là-dessus, le soir-même, alors qu'il répétait avec Vogl de nouvelles mélodies dans une arrière-salle du café Lyra, Son Excellence le baron Hartmann en personne, semant l'affolement parmi les habitués, arriva en trombe et demanda à voir M. Schubert. Mis en présence de Franz, il commença par l'examiner longuement, avec une

froide curiosité, puis il lui fit savoir qu'il désirait donner, quelques heures plus tard, au cours d'une grande soirée, un récital de mélodies de Schubert. Franz, se voyant remarqué, encouragé par un aussi haut personnage, pensa qu'enfin la vie lui souriait de toutes les façons. Hartmann l'ayant prié d'amener un chanteur, il se rendit à la soirée accompagné de Vogl.

En pénétrant dans la somptueuse villa, il était loin de se douter qu'il entrait à la fois chez la Brenton et chez sa petite Anny. Margaret ne savait guère, elle non plus, ce qui allait se passer. Toute parée, elle accueillait ses invités tandis que Franz et Vogl, émus, attendaient dans un petit salon réservé aux artistes leur tour de paraître devant l'assemblée. Lorsque la fête battit son plein, Hartmann annonça que Vogl, de l'Opéra, allait chanter, accompagné au piano par le compositeur, les œuvres d'un jeune musicien auquel on trouvait quelque talent.

— Je crois, ajouta-t-il en parlant à l'une des dames invitées, mais assez haut pour être entendu de Margaret, qu'il s'appelle Floubert ...ou Schubert, oui... c'est cela: Schubert!

Le trouble qu'il vit sur le visage de Margaret lui indiqua qu'il avait touché juste. Mais, déjà, Vogl faisait son apparition, suivi de Schubert dont la timidité devenait encore plus évidente, comparée à la superbe du baryton. La pauvre Margaret parvint à se dissimuler derrière quelques spectateurs et, dès que Schubert semblait tourner ses regards de son côté, elle se cachait le visage avec son éventail.

Vogl chanta une première mélodie et, tandis que les applaudissements éclataient, Hartmann lui faisait remettre, par un domestique, un rouleau de papier qui n'était autre que la « Sérénade » composée par Franz pour « Anny, la petite blanchisseuse ».

— On demande que nous interprétions cette mélodie ! murmura Vogl à Schubert en lui montrant le manuscrit.

Franz pâlit: comment cette musique, composée pour la femme qu'il aimait, vouée à elle seule, était-elle entre les mains de ces gens?

— Je ne jouerai pas cela! balbutia-t-il.

— Faites-moi la grâce de me donner vos raisons? demanda calmement Hartmann qui s'était approché.

— Excusez-moi, Excellence, répondit Franz. C'est une chose tout-à-fait personnelle. J'ai promis...

— Je vous ai engagé pour que vous interprétiez vos œuvres! répartit Hartmann avec hauteur.

Franz allait répliquer lorsque Margaret, pâle, mais très maîtresse d'elle-même, s'interposa entre lui et Hartmonn:

— Je vous en prie, monsieur Schubert, dit-elle gentiment. C'est moi qui vous le demande.

Franz croyait rêver: Anny, c'était Anny! Mais que pouvait bien avoir de commun avec Anny cette princesse vêtue de brocart, couverte de bijoux, placée dans ce cadre royal?

— On ne refuse jamais rien à Miss Margaret Brenton! expliqua tranquillement la voix diabolique de Hartmann.

Franz se rassit, accablé. Le sol semblait se dérober sous lui. Pourtant, il joua la **Sérénade** tandis que Vogl, tenant en mains le manuscrit dédiait à « Anny », la chantait au milieu de l'admiration générale. Margaret s'était assise au premier rang des spectateurs, blême, immobile, le visage impassible et fermé. Hartmann la regardait et mesurait combien, pour une petite satisfaction de curiosité jalouse, il avait fait de mal à cette femme qu'il aimait. Il s'approcha d'elle, saisit sa fragile main inerte et murmura:

— Pardonnez-moi!

Margaret, angoissée, se cachait le visage avec son éventail.



Cependant, la mélodie s'achevait et, tandis que Vogl, ravi de son succès, saluait et resaluait, Franz ferma brusquement le piano et s'enfuit sans se retourner. Margaret, palpitante, ne résista pas au désir de le suivre et courut jusqu'à la grille de la villa. Mais Schubert avait disparu dans la nuit.

— Il est parti! Il est parti! murmurait Margaret en larmes.

Hartmann, qui l'avait rejointe, tenta de faire entendre à ce désespoir la voix de la raison:

— Dominez-vous, Margaret. Réfléchissez: une femme telle que vous et un petit bourgeois, un musicien inconnu! Comment avez-vous pu croire que vous étiez faits l'un pour l'autre?

— Il est parti! Il est parti! répétait Margaret.

Et Hartmann comprit que la voix de la raison n'avait pas été entendue.

Pendant quelque temps, après ces événements, Vienne s'inquiéta de savoir où se cachait Miss Brenton, qui n'habitait plus la belle villa-prison et semblait avoir disparu. Mais la vérité se fit bientôt jour: Miss Brenton vivait avec le petit musicien pauvre nommé Schubert!

En effet, Margaret était revenue vers l'humble maison où elle avait connu le bonheur, et Schubert l'avait accueillie, non comme la fantasque et scandaleuse Brenton qu'elle semblait être, mais comme la tendre et sincère Margaret qu'elle était. Les deux amoureux connaissaient l'existence idéale de ceux qui s'aiment et où chaque détail devient merveilleux. Pourtant, s'ils avaient été moins préoccupés d'eux-mêmes et de leur amour, ils auraient senti autour d'eux une hostilité redoutable: celle de l'opinion publique. Tout le voisinage, indigné de la présence de Margaret chez Schubert, faisait grise mine au couple. Mais ni Margaret ni Franz n'y prenaient garde: ils ne pensaient qu'à s'aimer, et Margaret refusait, pour ne pas s'éloigner de Schubert, une alléchante tournée à Paris que lui proposait le directeur de l'Apollo.

Pourtant, un premier nuage apparut au ciel des amoureux lors d'une visite que fit Franz à l'éditeur Haslinger. Il venait lui proposer une romance qu'il avait récemment composée:

—Mais, mon pauvre garçon, lui dit l'éditeur, vous m'apportez de la musique légère! C'était la mode, oui, il y a trois mois! Mais la mode a changé! Décidément, vous êtes toujours à contre-temps! C'est de la grande musique qu'il faut maintenant, du fort, du puissant... du Beethoven!... Et puis, je n'ai pas de conseil à vous donner, mais si vous voulez réussir, que ce soit dans la musique légère ou dans la grande musique, ne vous mettez pas à dos le public bourgeois. Votre liaison fait beaucoup parler! Pensez à la morale, sinon vous êtes un homme fini!

— Je vous serais reconnaissant, répondit Schubert en claquant la porte, de vous mêler de ce qui vous regarde!

Un second coup lui fut porté peu après, comme il se rendait à la cathédrale pour y accompagner à l'orgue les chants des enfants de la Maîtrise. Quand il arriva, il trouva la leçon commencée et un autre musicien assis à sa place.

— Mais, dit-il avec étonnement, je ne suis pas en retard!

— Non, monsieur Schubert, lui répondit le Prieur, mais je ne peux plus vous confier l'éducation des enfants.

Dès lors, la misère entra dans le logis de l'amour. Franz et Margaret étaient absolument sans ressources. Margaret avait déjà, en se cachant, vendu ses derniers bijoux. Pourtant, un soir, en rentrant chez lui, Schubert trouva la maison pleine de fleurs. Il n'était pas revenu de sa surprise que le baron Hartmann apparaissait en disant:

— Je vous salue, monsieur Schubert. Excusez ma venue, mais n'est-ce pas aujourd'hui l'anniversaire de Margaret ? Peut-être l'aviez-vous oublié? De plus, j'étais curieux de voir la maison du bonheur. Rien ne vous manque, n'est-ce pas?

— Non, rien! répondit froidement et fermement Schubert.

Il voyait en Hartmann un ennemi. Cependant, les propos insolents et les façons énigmatiques de celui-ci ne cachaient pas une intention mauvaise. Ayant mesuré dans quel dénuement vivait celle qui lui inspirait beaucoup d'intérêt et d'estime — et peut-être, aussi, un sentiment plus tendre — il avait résolu de tenter quelque chose qui pût assurer son bonheur.

Margaret avait proposé au directeur de l'Apollo de venir danser, dans son théâtre, un ballet composé par Schubert. Le directeur, épouvanté à l'idée de monter, à Vienne, un spectacle où s'étalerait le couple scandaleux honni par les Viennois, avait refusé sans ménagements. Hartmann, ayant eu connaissance de l'offre et du refus, convoqua le directeur de l'Apollo qui se présenta devant lui en tremblant:

— Excellence, balbutiait le pauvre homme, je n'ai rien à me reprocher... Ma conscience... mes opinions politiques...

— Il ne s'agit pas de vos opinions politiques, trancha Hartmann de sa voix glaciale. Hier, à quatre heures très exactement, mademoiselle Brenton était chez vous pour vous prier



Mais que pouvait avoir de commun avec Anny cette princesse couverte de bijoux ?

de faire représenter un ballet de monsieur Schubert...

— Je l'avoue! soupira le directeur avec désespoir. Mais je vous jure, sur mon honneur, que j'ai refusé!

Hartmann frappa sur son bureau et se leva d'un air courroucé:

— C'est bien ce que je vous reproche!

— Hein ? Comment, Excellence ? fit le directeur abasourdi.

— C'est bien ce que je vous reproche! répéta Hartmann d'une voix terrible. Vous allez me faire le plaisir de monter ce ballet!

Le directeur cacha son ahurissement en s'inclinant jusqu'à terre. Les desseins des grands de ce monde lui semblaient incompréhensibles, mais le visage du baron n'eût engagé personne à demander des explications supplémentaires. Le directeur n'en demanda donc pas et se contenta d'affirmer:

— D'accord, Excellence!

— Et faites les choses proprement.

— Oui, Excellence!

— Sinon vous aurez de mes nouvelles!...

— La représentation aura lieu, Excellence!

— Vous pouvez disposer! conclut Hartmann sèchement.

Pas encore remis de sa surprise, le directeur se retira avec force révérences et protestations de dévouement. C'est ainsi que Margaret et Franz, au milieu d'une maigre dînette qu'ils faisaient en compagnie du trio Vogl, Schwindt et Chavert, virent entrer le commissionnaire de l'Apollo. L'homme apportait à Schubert la promesse que son ballet serait monté, ainsi qu'une somme d'argent à titre d'avance. Franz, Margaret et leurs amis entonnèrent un chant d'allégresse et d'espoir et rien ne fut ménagé pour que la « première » du ballet soit une soirée triomphale.

Enfin, le jour tant attendu arriva. La salle était pleine, Franz était ému, Margaret, grave, et le directeur affairé et satisfait. Le ballet de **Rosemonde**, de Schubert, commença dans le silence et tous pouvaient croire au succès lorsque Margaret, entrant en scène à son tour, fut accueillie par des sifflets. Toute pâle, dressée sur les pointes dans son costume de danseuse épanoui comme une corolle, elle continua cependant. Mais les sifflets redoublèrent. Comme la danseuse, courageusement, restait en scène, le bruit tourna au tumulte. La salle lançait des lazzis, des quolibets, des cris de toutes sortes. En coulisse, Schubert, désespéré, comprenait dans quelle terrible aventure il s'était engagé:

— Mais c'est une cabale! criait-il avec indignation.

Le directeur, auprès de lui, s'épongeait le front et enrageait:

— Ah! c'est du joli! Vous voyez où ça mène, de vivre en marge de la société! Je l'avais prévu!

Il fallut interrompre le ballet, baisser le rideau. C'était le plus cruel des échecs. Margaret, tendrement, s'approcha de Franz accablé :

— La foule est méchante, vois-tu, mon amour... lui dit-elle.

— Oui, répondit Schubert. Sans pitié..

— Et jalouse, avec ça! ajouta Margaret avec un triste sourire.

— Oui, parce que je t'aime...

— Et parce que je t'aime aussi.

Et elle prit dans la sienne la main de Schubert et ne parla plus. Mais elle savait, maintenant, où était son devoir: jamais, tant qu'elle resterait dans la vie de Franz, il ne pourrait dominer la malveillance, imposer son talent et son nom. Pour la carrière de celui qu'elle aimait, elle était un obstacle...

Le directeur de l'Apollo, qui ne s'était lancé que contraint et forcé dans l'aventure du ballet de **Rosemonde**, avait toujours en tête sa tournée à Paris où, du moins, Margaret, sa gigue écossaise et ses chansons ne risquaient pas la cabale. Margaret prit une résolution soudaine et irrésistible: elle partirait.

Le lendemain, le baron Hartmann eut la visite de Margaret Brenton. Dès le premier regard il comprit, devant le visage pathétique de la jeune femme, qu'il se passait quelque chose de grave. Margaret savait que l'ordre de monter le ballet de Schubert avait été donné par le baron. Elle l'en remercia et ajouta:

— Vous n'êtes pas responsable de la méchancete des gens. Vous m'avez montré de la bonté. Aussi n'ai-je pas voulu quitter Vienne sans vous dire adieu.

— Vous abandonnez Schubert? demanda le baron.

— Non, je le délivre! répondit Margaret.

— Il aura du chagrin.

— J'en ai aussi. Mais je n'ai pas le droit d'entraver sa carrière. Je pars pour Paris avec ma troupe. Il ne le sait pas...

Elle acheva, défaillant presque:

— Je n'ai pas voulu que la force me manque au dernier moment...

Silencieux, Hartmann la regardait profondément. Il lui prit la main avec un élan sincère:

— Je vous admire, petite Margaret, dit-il. Il faut aimer beaucoup pour pouvoir renoncer ainsi à son amour. Je suis cela...

Margaret, tremblante, regarda avec reconnaissance cet homme singulier qui l'avait aimée et s'était tû en comprenant qu'il n'était pas payé de retour...

— Nous sommes dans la même siuation, reprit Hartmann en retrouvant son demi-sourire et son flegme inaltérable. Mon petit camarade courageux, je vous souhaite bonne chance à Paris...

Il baisa la main de Margaret et la regarda partir sans un tressaillement sur son impassible visage. Margaret non plus ne cédait pas aux larmes et ne se laissait pas envahir par l'émotion... Mais son cœur était déchiré.

Le soir même, profitant d'une absence de Schubert et sans lui avoir rien laissé paraître, elle quittait, sans espoir de retour, la petite maison où elle avait été si heureuse. Imprudent bonheur que la vie ne permettait pas et auquel il fallait renoncer...

Hartmann sentait que, malgré les devoirs de sa charge et la solidité de son attitude impassible et hautaine, il penserait souvent à cette touchante et gracieuse Margaret, petit être sensible et fervent qu'une étrange destinée condamnait à faire scandale, à mériter l'incompréhension et la malveillance. Mais il savait aussi que, quelle que fût sa peine, Margaret ne reviendrait pas.

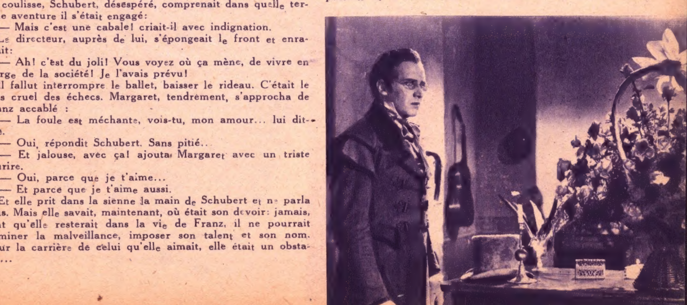
Franz également avait compris cela. Il eût donné tout au monde, il eût renoncé à la gloire pour retrouver Margaret. Mais il sentait qu'il ne la reverrait jamais, et son cœur se brisait à cette pensée.

Il errait dans les rues de Vienne, égaré par le chagrin, et rentrait chez lui, désemparé. Retrouverait-il jamais le goût de vivre, le désir de travailler?

Par la fenêtre, des flots de musique lui apportaient l'écho du labeur, du génie d'un homme qu'il désespérait d'atteindre jamais: Beethoven. Emporté par l'admiration, par le besoin d'être consolé, compris, il osa franchir le seuil de Beethoven entrer dans la pièce où travaillait l'illustre maître.

Dans l'atelier à-demi éclairé, le visage de Beethoven resplendissait de passion et d'ardeur. Assis

Franz, en rentrant, trouva la maison pleine de fleurs



au clavecin, il composait, et le bruit de la porte refermée le fit sursauter:

— Que désire-t-on? dit-il comme en retombant sur terre. Quoi? Que me voulez-vous?

— Maître, dit craintivement Schubert en s'approchant. Maître, je suis malheureux!

— Oui, dit Beethoven sans surprise. Eh bien?

Schubert expliqua timidement:

— J'ai essayé de composer... Mais je n'ai plus confiance en moi.

Beethoven s'empara, d'un geste brusque, d'un rouleau de musique que Franz tenait à la main:

— C'est de vous, n'est-ce pas?

— Oui, illustre Maître...

Beethoven posa sur son pupitre la musique de Franz et se mit à la jouer. Une expression de bonheur, de paix, de fierté et d'espoir naquit sur le visag du jeune homme: Beethoven jouait, et il jouait du Schubert!

La dernière phrase envolée, Beethoven resta un instant recueilli, sans parler. Puis il se leva, se mit à considérer profondément son visiteur:

— Vous ne m'êtes pas inconnu, dit-il lentement. Certains bruits sont même venus jusqu'à moi...

Il pénétra à nouveau Franz de son regard, comme pour le persuader qu'en dépit de toutes les autres considérations il avait reconnu en lui un vrai musicien. Puis il ajouta:

— Vous êtes jeune, très jeune... Je le savais. Mais je sais aussi que vous gâchez vos plus belles années et que vous commettez mille folies ! Eh bien, vous n'en avez pas le droit! Laissez à d'autres ces petites histoires d'amour qui ne vous mènent à rien... Vous vous brûlerez les ailes...

Franz écoutait avec respect et ferveur le grand homme qui, il le sentait à l'accent ardent de ses paroles, avait luimême connu jadis la peine qui torturait la jeunesse de Schubert.

— Travaillez! conseilla Beethoven avec force. Travaillez sans relâche, avec passion, sans jamais vous demander si le succès couronnera vos efforts!

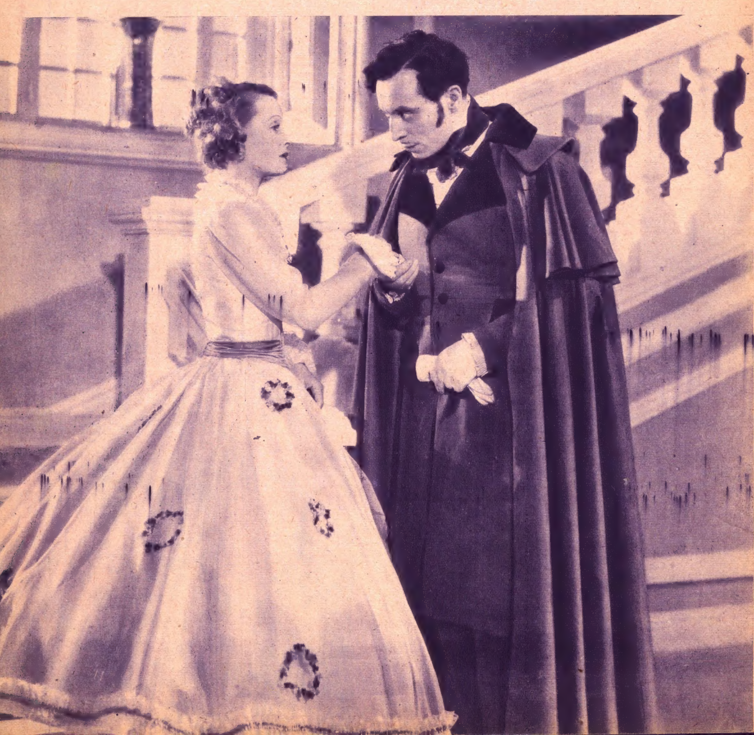
Schubert soupira, doutant de ses forces. Mais le Maître continuait avec émotion:

— Et si, un soir, découragé, vaincu, vous pleurez, ditesvous bien que ces larmes n'auront pas été inutiles. Le fait du véritable artiste n'est pas de se complaire en ce qu'il fit, mais de le comparer à ce qu'il aurait voulu faire. Voilà, mon enfant... Et maintenant, rentrez chez vous, asseyez-vous devant votre clavecin et travaillez... travaillez... travaillez...

Et lui-même se remettait à jouer, se replongeait dans les harmonies puissantes de sa musique, oubliait le monde et ses peines, tandis que Schubert, bouleversé, vibrant, quittait l'atelier et courait vers le travail comme vers une délivrance.

L'Ave Maria qu'il composa ce jour-là était chanté peu après, par les enfants de la Maîtrise de Saint-Etienne. Schubert, les larmes aux yeux, écoutait, portées par leurs voix pures, la musique où s'exhalait son premier grand chagrin, tandis que, loin de lui, Margaret s'en allait courageusement vers sa destinée. Bien des chefs-d'œuvre naîtraient encore sur le clavecin de Schubert. Le sacrifice de Margaret ne serait pas vain. Franz allait connaître la souffrance, mais aussi la gloire.

— Je vous admire, petite Margaret, dit Hartmann.



ENTRE NOUS

(Suite de la page 9)

Ducaux (Catherine), Corinne Luchaire (Nelly), Raymond Rouleau (le mari de Catherine), Claude Dauphin (le père du bébé), Roger Duchesne (le fiancé de Nelly). — Les extérieurs de *La Femme Perdue* ont été tournés dans des décors, au studio.

LE CAPITAN. — Distribution des *Trois Mousquetaires* récemment donnée ici. — Voyez réponse à la troisième question de LA VAGABONDE. — Le film *Les Visiteurs du soir* a été réalisé en extérieurs à St-Paul de Vence, scène de la statue y compris, mais la statue n'existe plus.

KALA NAG. — Je ne crois pas que Sabu connaisse le français. Il tourne actuellement à Londres.

GITANELLA. — Edwige Feuillère a été la femme du regretté Pierre Feuillère. Leur divorce avait été prononcé plusieurs années avant la mort de ce dernier. Elle ne s'est jamais remariée. On la dit actuellement fiancée; mais il serait bon d'attendre confirmation de cette nouvelle... — Pierre Renoir est né en 1885. — *Mamzelle Bonaparte* a été réalisé en 1942.

UNE REVEUSE DE LA DORDOGNE. — Vous avez dû trouver dans nos derniers numéros ces renseignements sur Gérard Néry et Tino Rossi. — Dans *La Grande Marnière*, Larquey jouait un rôle de paysan. Il est du reste aisément reconnaissable!

LE CAMERISTE.

RENSEIGNEMENTS DEJA DONNES MAINTES FOIS : DEUX ADMIRATRICES DE ROGER DUCHESNE ; COCO ; MARCELLE BERNARD; POUPETTE; MONIQUE; BRUNE ET BLONDE; TOTO LE MATADOR; N. BEINNOZH; IRMA; PETITE FLEUR DES CHAMPS; MARQUISE ET PEINTURE; DANY ; MIMOSA ; MONIQUE DE SAUJON; BRUNE MIREILLE AUX YEUX BLEUS ; FLEUR DES NEIGES; YVETTE ET GINETTE; FOU DE GISELE; LA BOMBE ATOMIQUE; CIEL DE PROVENCE; PIVOINE BLANCHE; LYS ROUGE.

NUMÉROS DÉJA PARUS

Numéros à 6 francs

1 — Le Duel.
2 — Sixième étage.
3 — Un ami viendra ce soir.
4 — L'homme fatal.
5 — Fièvres.
6 — Mademoiselle Crésus.
7 — Il épouse sa femme.
8 — Le briseur de chaînes.
9 — Sur la piste des Mohawks.
10 — Romance de Paris.
11 — Ma secrétaire est une perle.
12 — Mam'zelle Bonaparte.
13 — Cartacalha.
14 — Premier bal.
15 — Le cavalier du désert.
16 — Le voleur de Bagdad.
17 — L'Aristo.
18 — Lydia.
19 — Le Guardian.
20 — Le fils de Monte-Gristo.
21 — Madame et son flirt.
22 — Du sang dans le soleil.

Numéros à 8 frs

23 — Adieu, Chérie...
24 — La Rançon du bonheur.
25 — La loi du Nord.
26 — Le divorce de Lady X.
27 — Laura.
28 — Vendetta.
29 — Fausse Alerte.
30 — Le signe de Zorro.
31 — Macadam.
32 — Les Conquérants.
33 — Les Chouans.
34 — Capitaine Kidd.
35 — Amours, Délices et Orgues.
36 — La Loi du Far-West.
37 — L'Age d'Or.
38 — La Rose du Rio.
39 — La Symphonie Pastorale.
40 — Pas si bête.
41 — Le Prince Charmant.
42 — Le Chevalier de la vengeance
43 — Elles étaient douze Femmes.
44 — Rome, Ville Ouverte.
45 — Sans Lendemain.
46 — Paris - New-York.
47 — L'Eternel Retour

Chaque numéro est envoyé contre la somme de 6 frs ou de 8 frs selon les Nos choisis. (Ajouter 5 fr. d'expédition, quel que soit le nombre d'exemplaires demandés).

MON FILM
5, boulevard des Italiens
PARIS (2e)
Aucun envoi contre remboursement.



DECORER son intérieur de photos dédicacées des grandes vedettes du cinéma.

Conserver ces photos en un album pour les montrer à ses amis...

Revoir chez soi le visage de la vedette dont on vient d'admirer un film.

Ce sont les vœux qu'ont formés beaucoup d'amateurs de cinéma.

Pour répondre à ces vœux, « **MON FILM** » vous offre une magnifique collection des photographies originales dédicacées que vous pourrez retirer à nos bureaux ou que nous vous enverrons par la poste.

La première collection comporte les photos de **Jean MARAIS**, **Gérard NERY**, **Georges MARCHAL**, **Viviane ROMANCE**, **Gisèle PASCAL**, **Edwige FEUILLERE**. Ce sont de belles photos originales (format 13×18 qui feront la joie de vos veux, évoqueront à chaque instant les plaisirs que vous avez connus à la vision d'un film d'amour ou d'aventures.

Tous nos lecteurs voudront avoir chez eux cette collection que nous avons fait préparer spécialement à leur intention.

Prix de la collection complète : 100 francs à nos bureaux, franco : 110 francs. Toutes les commandes doivent être adressées d'urgence à :

PHOTO-FILM
5, Boul. des Italiens

P. S. — Ceux de nos lecteurs qui ne désireraient qu'une seule de ces photos pourront se la procurer au prix de 25 francs. De même, nous pouvons procurer toute autre photographie (mais non dédicacée) également au prix de 25 fr. Expédition immédiate au reçu de la commande accompagnée d'un mandat de 110 fr. Aucun envoi contre remboursement. Eviter de mettre des billets de banque dans l'enveloppe.



L'administrateur - Gérant : Gaston ALLEMANE — Hélio N.E.A., LILLE-PARIS — Dépôt légal, 2e Trimestre 1947, 5.139, C.O.L. 31-1.631


8 frs
mon FILM
Sabu
Photo Universal-Film